



Gérard Cartier

En bottes de sept lieues

Ivresse d'Emmanuel Moses
Dessins de Rachel Moses-Klapisch
(Al Manar, 2016)

Il y a des livres qui s'emparent d'un thème, la mort d'un être cher, la descente d'un fleuve, la célébration d'un amour, et qui, jouant sur cette corde unique, nous saisissent : la grâce efficace. D'autres qui sont des recueils d'instantanés disparates, qui embrassent tout ce qui fait l'existence, indistinctement, et dont la cohérence tient à l'organisation d'ensemble ou à la forme d'écriture, nous comblant par leur liberté : la grâce suffisante. *Ivresse* est de ceux-ci.

Le recueil s'ouvre avec un beau poème sur l'enterrement d'un oncle dans la boue du cimetière hébraïque de Chevilly-Larue, dont le ton rappelle certaines pages élégiaques des *Bâtiments de la Compagnie Asiatique* (Obsidiane, 1993) ; il se clôt sur la vision de défunts sortant d'un bois pour jouir de la lumière ; en chemin, notre auteur s'est souvenu de son père à la vue d'un hôpital, a regretté sa *bien-aimée*, s'est indigné que d'anciens nazis meurent dans leur lit, a voyagé en train et déambulé en ville, a écrit un poème d'anniversaire où il est question de Janus et du Psalmiste, s'est désolé de ce qu'il est, a renouvelé le *carpe diem* et s'est piqué à la « *guêpe des adieux* », explorant à peu près toutes les émotions humaines, joie, mélancolie, colère, folie, chagrin, méchanceté : rien de ce qui est humain n'est à Moses étranger.

Tout en parcourant la mappemonde des sentiments, il rappelle à lui la poésie du passé, dont on entend ici et là un écho discret, principalement de cette galaxie de poètes que l'on dit (souvent injustement) *mineurs* : car c'est l'ironie qui domine ces pages, et une désinvolture (témoin cette exergue empruntée à Tchekhov : « *vaut mieux être poète que rien du tout* ») qui prend racine chez certains poètes du moyen-âge et de l'âge baroque, Villon, Saint-Amant (« *J'écris ce poème du fond de mon lit...* »), Mathurin Régnier. Mais Moses est la liberté même, d'un bond de ses bottes de sept lieues le voilà à la fin du XIX^e siècle, saluant fraternellement Laforgue, le voilà au XX^e, s'abouchant avec Max Jacob (« *Dans l'ascenseur de mes rêves il y aurait un garçon en livrée bleue et ganses dorées...* »), avec Francis Carco (« *Odeur nocturne / Odeur de seringat...* »), le voilà chez lui, dans ce siècle, retrouvant une « *réalité qui fait grise mine et interdit de rêver* ».

S'il s'abandonne parfois à la gravité, pour se souvenir (ainsi, à propos de l'étoile jaune : « *...je suis un fils de cette faune / Promise à l'infini chagrin* ») ou s'indigner – l'Histoire, comme on le sait, assez souvent bégaye –, si l'âge qui s'insinue donne à certains vers une tonalité mélancolique, très vite sa fantaisie le reprend et, avec elle, le désir du monde. La plupart de ces pages semblent écrites dans la vitesse et la jubilation (l'ivresse ?), sans trop s'embarrasser de perfection formelle, tablant plutôt sur la liberté, l'imagination ou la spontanéité de l'enfance (« *Groseilles, l'enfance n'a fui qu'en apparence...* »), dans un jeu permanent entre feinte et vérité qui redouble le jeu des

rimes.

(...)

Mauvais père et mauvais fils au dernier automne
 Ci-devant mauvais mari, que Dieu me pardonne
 Po te perdu au décours de l'âge
   qui ne reste que le privil ge de la rage
 Fr re absent, employé peu fiable
 Neveu sans cœur, débiteur insolvable
 Enthousiaste et vell itaire
 Faux polyglotte et vrai suicidaire

Fumeur sans suite dans les idées
 Ermite reclus entre les murs de tous les cabinets
 Ennemi du bruit dont retentissent les lieux publics
 R vant de finir ma vie d'hôtel chic en hôtel chic
 La tête   demi-morte
 Tant l'oubli s'y déchaîne d'une main forte
 Le cœur en capilotade
 Collectionneur de rebuffades, d gringolades et d bandades.

Ce livre, tout de nerfs et d'humeur, dépourvu de la moindre lourdeur, on s'en veut d'en parler en faisant jouer les ressorts de la machine pensante. Il le faut pourtant, car s'il y a une unité dans ce livre, ce n'est pas la figure de Protée de l'auteur qui la lui donne, mais la forme des poèmes : des vers non mesurés mais rimés ou assonanc s. On y retrouve un plaisir qu'on avait presque oublié, celui d'entendre la rime commander au sens (« *Je fais un pas puis je m'arrête / Un nuage m'accable, une p tarade m' t te* » ; ou bien : « *Tu br lerais ta bibliothèque / Tu pousserais des cris aztèques* »), parfois   trois ou quatre vers d'écart. Quant au schéma formel, après une série de poèmes de cinq quintils, il devient plus mobile : quatrains, strophes libres, distiques (« *chacun possède son rythme caractéristique / Le mien est peut-être le distique* »).

On se demande parfois comment l'on peut encore, aujourd'hui, se plier   la rime sans étouffer le poème sous la cendre des âges. H  bien, lisez *Ivresse*.